



UNE BOÎTE DE NUIT
À CALCUTTA



NICOLAS IDIER
MAKENZY ORCEL

UNE BOÎTE DE NUIT
À CALCUTTA

roman



Robert
Laffont

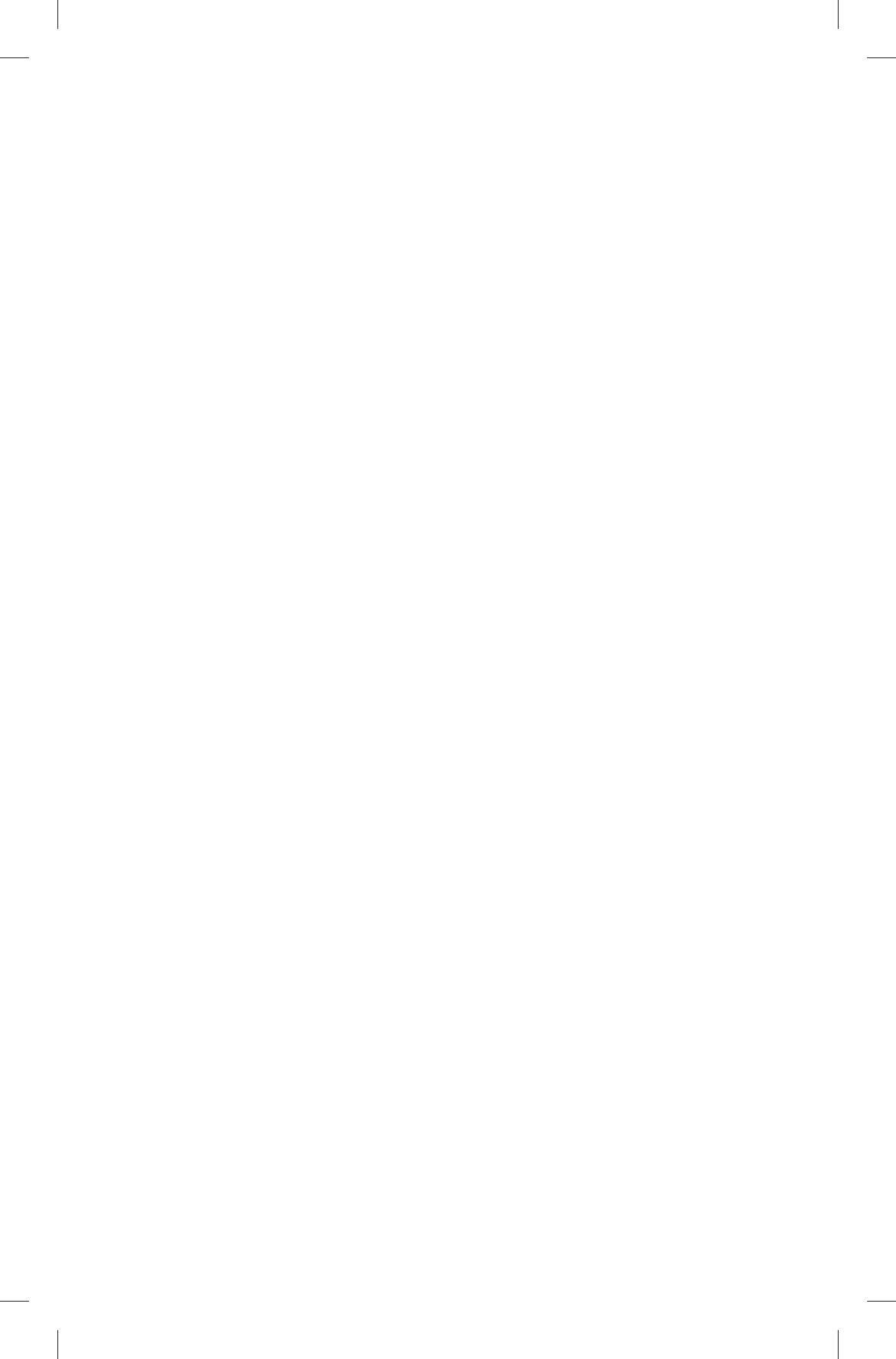
Ouvrage édité par Jean-Luc Barré

© Éditions Robert Laffont, S.A.S., Paris, 2019
ISBN 978-2-221-24230-8
Dépôt légal : mai 2019

À nos enfants, Nyl, Iris et Henri.

À Prem, Shanti et Varun.

À tous ceux qui vivent au-delà d'eux-mêmes.



Nicolas

Nous étions à Calcutta ensemble, accoudés au comptoir d'une boîte de nuit de Park Street, la bien nommée Tantra, logée au beau milieu de notre hôtel. Tout un programme, que nous n'avons pas suivi, préférant nous montrer des photographies de nos enfants sur l'écran lumineux de nos téléphones, et boire des litres de gin-tonic, servis avec un empressement désordonné par des barmen débordés. C'est là, bien que la musique nous empêchait de nous entendre et nous obligeait à employer le langage saccadé et opportuniste de toutes les boîtes de nuit du monde (hurler quelques mots dès que Rihanna nous donne sa permission), c'est là que tu m'as dit : « On devrait écrire un livre ensemble. » C'était le début du mois de février mais à Calcutta il faisait déjà doux. J'attendais avec impatience la fin de l'année du Coq, « mon année », avec son lot d'épreuves et d'obstacles à franchir. Je ne suis pas certain que la nouvelle année, celle du

Une boîte de nuit à Calcutta

Chien, soit beaucoup plus facile, vieux Chinois pessimiste que je suis. D'autant moins que je suis terrifié à l'idée de quitter ce pays. Mon regard se pose sur les arbres en fleurs. Depuis deux jours, Delhi s'est couvert de rouge et de fuchsia. Le jour se lève de plus en plus tôt, et moi avec lui, malgré la fatigue et le vin bu la veille, je me lève aussi. Ce pays n'a pourtant rien de facile. Je te raconterai demain, mon cher Makenzy, ce que j'ai vu de mes propres yeux, alors que je roulais à moto en direction de Nizamuddin, juste après le chevauchement des grandes voies de béton de Janpura. Toi seul es en mesure de comprendre mes émotions, ma colère et mon amour. Tu es l'auteur du livre qui m'a le plus marqué ces dix dernières années, peut-être autant que *Le Ministère du bonheur suprême* d'Arundhati Roy (je te parlerai d'elle, aussi). Tes *Immortelles* seraient-elles devenues les marraines de toutes les victimes innocentes du monde? (Tu as vu ce salaud d'Erdoğan qui incite au martyre une petite fille transie de peur, les larmes aux yeux et en uniforme militaire avec son béret marron, lors d'un meeting politique? «Si elle devient martyre, si Dieu le veut, elle sera enveloppée dans le drapeau qu'elle garde dans sa poche» – devant une marée ensanglantée et hurlante de drapeaux rouges – le monde continuera-t-il encore et encore à vouloir du sang et de la folie?)

Makenzy

Un livre publié en 1983 (l'année de ma naissance) que j'ai lu en 2008, relu cette année évoque la ville dont tu parles et où effectivement nous avons été il y a tout juste deux semaines. La description que l'auteur a faite de cette ville est terrible. Pourquoi? Simplement parce qu'elle est vraie, touffue de réels, de vécus, mais surtout de présents continus. Trente-cinq ans après la publication de ce livre, dix ans après ma première lecture, me voici à Calcutta, pour revivre cette fois en vrai la même ville, les mêmes visages, les mêmes images que l'auteur avait décrits. Me voici submergé par les mêmes sentiments, la même honte devant la rapacité, l'indifférence et le fatalisme des hommes. Comme si tout avait été programmé pour continuer à tourner dans le même sens, c'est troublant. Le présent continue c'est quand on se laisse noyer par le (mauvais) roman de sa vie, ou celui des autres. Quand on l'accepte, l'absorbe, comme une

Une boîte de nuit à Calcutta

chose allant de soi. Quand toute vérité se veut unique et nous invite à nous plier. Il est des villes où on se sent tellement petit, tellement insignifiant, et d'autres où l'on brille telle une torche dans la nuit. Où l'on est sans cesse ballotté entre des contraires et leurs métamorphoses... Calcutta m'a tendu la main, et j'ai eu peur de la prendre, comme si en la prenant j'allais rajouter une couche à mes propres blessures, renforcer cette satanée solitude que je chasse sur des pages pour ne pas commettre l'irréparable. Nous sommes tous un peu attirés par le vide. Calcutta m'a regardé, et j'ai baissé les yeux. Je n'aurais pas dû les baisser. J'ai vu s'allonger à même le sol cette *Nouvelle jeunesse* qui se cherche, cherche une sortie, à travers une foule aussi compacte que les murs des palais vides, dans les ordures, le regard éteint des dieux. Tandis qu'une part de moi fuyait, l'autre rêvait, espérait avec elle, essayait de saisir la symbolique de chaque parcelle de cette ville, chaque statuette sacrée, chaque visage humain. Le silence du Gange. La grâce avec laquelle cette femme jetait des fleurs à l'eau, les pieds plongés jusqu'aux genoux... Si j'ai vu des choses qui m'ont déchiré (comment peut-on rester insensible devant une plaie béante), ramené à ma propre histoire ou celle d'Haïti, à ma propre enfance, à ma mère cette femme baobab qui m'a appris à marcher droit, continuer quoi qu'il arrive, je me suis aussi émerveillé devant ce brasier dont le cœur s'étend à mesure qu'on le pénètre, l'incommensurable richesse culturelle, spirituelle, de chaque pas, chaque pierre qui entre dans la com-

Makenzy

position de cette ville, le mouvement de cet autre temps. Chaque coin de rue où se déroulent tant de romans-fleuves. Devant ces points communs discrets, évidents avec l'Afrique, Haïti. Dans les campagnes haïtiennes, je crois te l'avoir déjà dit, on utilise encore par exemple le *batwèl* (battoir à linge, batillon, bat-drap, ou tapoir) qu'on retrouve partout dans les marchés publics à Calcutta). Les chiens se baladent seuls, libres de leur mouvement. Je me suis surpris à réfléchir à plein de choses auxquelles je ne réfléchis pas d'habitude, ou rarement, notamment l'histoire de la civilisation précolombienne (à une certaine date de l'histoire de l'humanité des populations nomades seraient arrivées en Amérique du Nord et en Amérique du Sud. En tout cas, les pièces archéologiques et les archives le disent de manière frappante, qu'un autre peuple était bel et bien là avant *notre* arrivée d'Afrique, des *écritures* ont enregistré ce temps)... Tu es mieux placé pour le comprendre, on ne part pas de Calcutta, de l'Inde, on continue le voyage avec. Impossible de mettre cette ville (ce pays) entre parenthèses. Mon cher Nicolas, ce soir-là, dans cette boîte de nuit bondée, surchauffée, deux grandes conditions étaient réunies pour décider d'écrire un livre. On était seuls tous les deux, et il était impossible de se parler, alors qu'on avait tant de choses à se raconter (depuis notre première rencontre à Pékin, on n'arrête pas de se parler, on aurait pu aussi ne pas se parler, attendre ce moment de retrouvailles qui finit toujours par arriver dans un salon du livre ou ailleurs, comme avec Boualem Sansal,

Une boîte de nuit à Calcutta

ç'aurait été bien aussi, l'amitié, la vraie, a un visage qui se laisse reconnaître partout). Alors écrivons ! À défaut de pouvoir couvrir la musique infernale de cette boîte, on aura au moins fait éclater notre silence. Je voulais te dire aussi... Merde, qu'est-ce que je voulais te dire ? Ça va me revenir.

Nicolas

Je l'ai vue pour la première fois lors d'un entretien. Mansi, une jeune femme pleine d'énergie qui portait encore des tee-shirts d'adolescent, avec de grandes écritures sur des fonds aux couleurs criardes, et qui conduisait toute seule une petite voiture à travers la manifestation hostile et lâche des automobilistes de Delhi, m'avait annoncé la nouvelle : «Nicolas, je vais me marier.» J'avais eu envie de la féliciter, mais vu son regard triste et la pâleur de son teint, je m'étais ravisé. En France, les mariages sont toujours une bonne nouvelle (une bonne nouvelle qui ne dure pas toujours) et quand une employée de bureau annonce qu'elle se marie à ses collègues, il n'est pas rare de verser le champagne dans des gobelets en plastique. En Inde, c'est une autre histoire, et Mansi, en se mariant, allait devoir renoncer à sa vie à Delhi. Son mari est militaire, comme beaucoup de bons partis en Inde du Nord, surtout parmi les Pendjabi, eux qui ont été

Une boîte de nuit à Calcutta

élevés dans l'angoisse permanente du Pakistan voisin et le traumatisme de la partition, « cette jugulaire tranchée », comme dirait Arundhati et ses millions de personnes déplacées pendant l'été 1947. Une des indépendances les plus brutales de toutes les décolonisations. Étudiant en histoire, j'ai souvent entendu les profs avancer que les Anglais s'étaient mieux débrouillés que les Français dans leur décolonisation. Peut-être disent-ils cela car il n'y a pas eu de guerre ouverte, internationale, comme ce fut le cas en Algérie et en Indochine. Mais je ne suis pas certain que six millions de personnes déplacées par-delà une frontière lors d'un été caniculaire soit la meilleure définition de « mieux se débrouiller ». Sans parler de ce germe de mort placé au cœur du monde, quand on range les gens par religion : hindous d'un côté, musulmans de l'autre. Les Anglais payent aujourd'hui leur immonde pragmatisme. Les frontières se sont rapprochées d'eux, les corsètent comme un costume rétréci au lavage. Soixante ans après l'« indépendance » de l'Inde, l'Empire britannique est une petite île dirigée par des clowns incompetents. Je plains mes amis anglais, car j'ai vraiment honte pour eux. Si j'étais eux, j'essayerais d'émigrer ailleurs, de m'éloigner de cette couronne sénile et de son Parlement craquelé.

Un soir, avec Mansi, nous avons dansé ensemble, une danse un peu folle, dessinée à grands coups de pinceau, et mon bras m'avait échappé, alors que Mansi essayait d'enlever ma veste – sans doute pour me libérer encore un peu davantage – et ce qui

Nicolas

aurait pu être l'une des meilleures danses de ma vie s'est brutalement transformée en échec : d'un coup sec, je la frappais en plein dans l'œil, suffisamment fort pour la faire vaciller et presque tomber à la renverse. Nous sortîmes à l'air libre, sur une grande pelouse avec une piscine au bout, et je courus chercher des glaçons, mais impossible de trouver des glaçons en Inde, à deux heures du matin. Dans les grands seaux où l'on met les bouteilles à refroidir, ils avaient tous fondu. En désespoir de cause, je ramenai une bouteille d'eau fraîche, que Mansi aurait pu se mettre sur l'œil. Au lieu de ça, elle s'en empara et la but d'une traite, et me regarda. « Nicolas, vous m'avez frappée. » Avec un œil noir. Elle me montra son sourcil froncé, puis, elle éclata de rire. « Mais non, ce n'est rien, je n'ai même pas eu mal. Mais j'ai soif. Vous allez me chercher une autre bouteille d'eau s'il vous plaît ? »

Elle m'a invité à son mariage. C'était mon premier mariage indien (après, on ne les compte plus). Les parents d'Irina étaient là, venus rendre visite à leur petit-fils et à leur fille enceinte. J'ai offert à Mansi une bouteille de whisky et les œuvres de Voltaire dans l'édition de la Pléiade. Un peu con, ces cadeaux. Quand je l'ai vue, à ce mariage, j'ai eu du mal à réaliser ce qui se passait : elle était devenue une princesse, encombrée sous des kilos de bijoux, de bracelets dorés, de boucles d'oreilles énormes, de colliers, et sa robe elle-même était tissée avec des chaînettes, des chaînettes qui faisaient trois fois le tour, ou plus encore, sans parler de la coiffe, elle aussi de tissu rouge et de métal. Mansi,

Une boîte de nuit à Calcutta

avec ses tee-shirts d'adolescent inscrits de slogans humoristiques et ses cigarettes qu'elle fumait avec une moue légèrement dégoûtée, Mansi était partie, remplacée par une autre Mansi, une princesse de l'Ancien Temps. Le mariage était sympa mais je n'ai pas profité tant que ça. (J'espère que Mansi me pardonnera si elle lit ce passage – évidemment, tout est une question de perspective, et je crois que son mari est un chic type, un soldat impeccable et souriant avec sa femme. Il est pilote, me semble-t-il. Comme disent les grandes affiches de recrutement pour l'armée de l'air, placardées dans tout le pays : «Votre station de travail à 15000 mètres d'altitude.»)

Mansi m'a téléphoné une fois ou deux depuis, pour me donner des nouvelles. La dernière fois, elle était à Chennai, dans le sud de l'Inde, et allait passer des entretiens pour donner des cours de français – une langue qu'elle parle à la perfection – à l'école de la base militaire. Du coup, après le départ de Mansi, j'ai dû recruter quelqu'un pour la remplacer. Ce quelqu'un, c'est Sindhuja. Tu la connais, Sindhuja. Cette fille intense comme les matériaux de l'espace avec qui tu as lu, à Delhi, des extraits des *Immortelles*. Sindhuja allait devenir, ce qu'à l'époque je ne pouvais deviner, une personne essentielle de ma vie : traductrice, confidente, correspondante. Il me suffit de fermer les yeux pour voir apparaître son visage, son corps fragile, son regard lumineux, et entendre l'ondulation de sa voix quand elle me récite de la poésie tamil et les sonnets de Shakespeare, ou qu'elle rit gaiement, ou

Nicolas

qu'elle s'effondre en larmes car elle a peur, ou mal. Nous ne cesserons plus de nous écrire, défiant le temps et l'espace, et j'espère vraiment que jamais Sindhuja ne me dira : «J'arrête tout. Je dois rejoindre le rang.» Cependant, je sais qu'il y a un risque. Il faut être prêt à beaucoup souffrir pour résister aux forces de la division et de l'isolement.

(Je continue plus tard : ma fille vient de se réveiller, et tu connais les filles qui se réveillent.)